



Celui qui devait venir

Cinquième parole de la croix

« Après cela, Jésus, qui savait que déjà tout était achevé, dit afin que l'Écriture soit accomplie : J'ai soif. Il y avait là un vase plein de vinaigre. On fixa à une tige d'hysope une éponge imbibée de vinaigre et on l'approcha de sa bouche. »

Jean 19.28-29

Le Christ se prépare à mourir. Mais cette préparation est d'un type inhabituel. Tel est le fait principal que nous révèle cette cinquième parole du Sauveur en croix. Il vient de réclamer de l'eau, lui, le mourant, afin de clarifier ses pensées et, après sa descente infernale dans les abîmes de la séparation d'avec Dieu, regagner sa lucidité pour mourir par un acte totalement libre. Ensuite seulement, et d'une voix assurée, recommandera-t-il son esprit aux soins du Père.

La soif devait le torturer. Ceci était naturel. Non seulement à cause de l'insupportable souffrance que lui causaient ses muscles déchirés, mais souvenons-nous aussi que la dernière fois qu'il avait trempé ses lèvres dans un liquide décent remontait à la veille, peu avant son arrestation, à la célébration de la dernière Cène avec ses disciples dans la chambre haute.

Ce qui nous frappe plus fortement encore, ce n'est pas seulement la soif naturelle qu'il éprouve, mais qu'il le dise de la manière dont il le dit et surtout l'heure où il l'exprime. Ceux qui se tenaient à proximité de la croix entendirent sa plainte. Se sont-ils demandé si Jésus exprimait le regret d'avoir tout à l'heure refusé de boire l'inféconde mixture, la boisson concoctée de miel et de myrrhe, offerte pour engourdir ses membres et pour calmer ses douleurs? Il ne pouvait guère espérer une boisson de meilleure qualité. La myrrhe a un goût amer et le vinaigre est acide et brûlant. Pourtant, il en boira.

Nous nous trompons si nous pensons qu'il venait de regretter son refus de tout à l'heure. Au contraire, il est toujours animé de la même disposition d'esprit. Pour mieux comprendre sa cinquième parole, considérons le moment où elle fut prononcée.

Tantôt, en lui offrant la boisson répugnante, on s'était moqué de lui, on l'avait raillé en s'esclaffant : « Voyons si Élie viendra le sauver! » (Mt 27.49). On venait de faire de son cri de dérélition un méchant jeu de mots : « Eli, Eli, Lama Sabachthani? » (Mt 27.46). On pensait qu'il appelait le prophète Élie de l'Ancien Testament, tandis que lui s'adressait à El, à « mon Dieu ».

La cinquième parole, exprimant sa soif, fut prononcée à la suite des trois heures d'obscurité qui avaient encerclé la terre tout entière, lors de sa descente en enfer. À présent, il en revient vers le

monde sensible. Et il demande à boire. Durant les trois dernières heures, la souffrance subie était d'une telle intensité qu'il n'avait pu prononcer une seule syllabe. Durant celles-ci, il avait éprouvé une autre soif, celle de l'eau vivante de la communion avec le Père, une soif qui l'avait précipité dans l'autre monde, celui du mal et du Malin, celui de la mort et de la rupture avec le Dieu souverain. À présent, il ressent à nouveau sa chair; par conséquent, il peut exprimer un besoin naturel, prêter attention au sacrifice qu'il vient offrir, louer Dieu.

Par la force de son esprit, il se rend à nouveau conscient de son corps physique.

L'Évangile nous permet de comprendre que la soif éprouvée par Jésus devra être considérée avant tout comme une réalité spirituelle. Je n'affirme pas que la soif physique se soit transformée en aspiration spirituelle. Voyez comment il accepte l'immonde breuvage de la soldatesque. Il l'acceptera même volontiers. Cependant, à ses yeux, ce qui est spirituel se retrouve en ce qui est naturel. Le domaine naturel est nécessairement relié au domaine spirituel, ce qui devrait être aussi le cas pour chacun d'entre nous. Cela ressort du fait que l'évangéliste Jean associe cette cinquième exclamation à la conviction de Jésus que sa mission s'achève, que l'Écriture et toutes ses prédictions s'accomplissent.

Sa soif n'est pas celle d'un animal traqué, agonisant... Au contraire, même sur le point d'expirer, il demeure fidèle à la mission de sa vie, il atteint l'objectif pour lequel il s'était incarné. Ainsi, sa mort sacrificielle est liée à l'accomplissement de l'Écriture.

Le Christ sait que tout est définitivement accompli. En prononçant sa cinquième parole, il s'apprête, dans quelques instants, à prononcer la sixième. Lors de la quatrième, ainsi que nous l'avons déjà vu, il avait atteint le fond de l'abîme infernal, dont les forces venaient de l'engloutir. Pourtant, il y est parvenu non comme un vaincu, victime d'une tragique fatalité, mais en tant que le Conquérant des forces du Malin. Après cela, les choses seront plus aisées, si l'on ose s'exprimer ainsi. Pour commencer, il a souffert la seconde mort, il a touché à l'enfer, contrairement aux humains qui goûteront la mort physique d'abord, et dans le cas des incrédules, la seconde mort ensuite.

À présent, il ne lui reste qu'à abandonner son corps physique, outil torturé de sa mission rédemptrice. Avec la descente aux enfers, il a terminé sa mission la plus pesante. L'œuvre qui lui a été confiée dans la chair est sur le point d'être achevée. Aussi est-il normal qu'il confie son corps entre les mains de Dieu, tout naturellement, comme d'autres hommes mortels traversent le seuil de la mort physique.

Les ténèbres enveloppant le Calvaire avaient exprimé la volonté de Dieu. Ç'avait été la preuve de son intervention à la fois humiliante et rassurante. Une reconnaissance officielle que, jusqu'à cette heure-là, la mission de rédemption avait été menée à bien et approchait à son terme.

Au sein de ces ténèbres, le Christ avait commencé sa lutte la plus rude, se jetant corps et âme dans le champ de bataille, sous les feux croisés, cherchant et pourchassant la mort et le diable dans leur propre repaire.

Dieu venait de l'envoyer dans la pire des dévastations; et à présent, la lumière luit de nouveau et les ténèbres sont en train de céder le pas. Dieu prouve que son Christ, notre Médiateur, a déjà sur la croix remporté la victoire. Il le retire de l'enfer pour le ramener à la lumière, même si ce n'est, pour l'instant,

que sur la croix. Et alors, au moment même où ses lèvres laissent tomber le cri « *j'ai soif* », nous pouvons entendre l'annonce de la Pâque, celle de sa résurrection imminente.

Pour le Christ, la souffrance endurée en enfer était la plus sévère. Il ne pourrait y avoir de pire moment. C'est exactement ce qui aurait dû se produire dans la vie de chacun d'entre nous, à savoir la descente en enfer. Et maintenant, sa mort physique est, en somme, une victoire qui remporte la vie éternelle.

Son exclamation est le signal de sa préparation à cette mort physique. Entre ses mains est placée l'autorité sur sa propre vie et sur sa propre mort. Il est maître de sa destinée. Aussi accorde-t-il toute son attention à son corps. À présent, il en a fini avec la mort spirituelle.

L'évangéliste précise également que cette parole fut prononcée en vue de l'accomplissement de l'Écriture. Je ne voudrais pas à cet endroit alourdir mon propos en énumérant les diverses interprétations offertes à ce commentaire de l'Évangile selon Jean. Pour notre part, examinons l'angle suivant :

Le Christ savait qu'en sa qualité de Messie il venait d'accomplir l'Écriture, de subir l'épreuve suprême. Pourtant, la totalité de sa mission n'a pas encore été accomplie. Il lui reste encore une dernière partie, l'offre de son corps physique. Son corps devra être livré et brisé pour la rançon de plusieurs. Son sang devra être versé pour le pardon des offenses. Aussi se prépare-t-il au dernier acte sacrificiel. Il s'adapte en vue de sa mort physique. Il y pénètre en connaissance de cause, avec toute la lucidité de son esprit. La souffrance ne doit pas le rendre inconscient, engourdi. Jusqu'à cette heure-là, il avait vécu en conformité avec l'Écriture. Alors seulement, il clamera : « *J'ai soif.* »

Une coupe de vinaigre, une poignée de soldats, une éponge, une tige d'hysope, tout est réuni. Mais reste le Verbe devenu chair, la Parole incarnée, se manifestant encore sur la croix. Ce qui à première vue pourrait s'interpréter comme le cri de désespoir d'un agonisant, d'un animal pourchassé et blessé à mort, est, au regard de notre foi, une nouvelle révélation que nous accorde le Dieu de notre salut. Durant toute sa carrière terrestre, le Messie est resté fidèle aux Écritures. À présent, il saisit l'idée principale contenue dans celle-ci; sa mort ne doit pas paraître comme un accident de la fatalité, mais comme l'acte suprême de sa volonté personnelle et libre. Sa mort est une offrande déposée par le Souverain Sacrificateur.

Fort de cette assurance et de cette connaissance, il demande d'accomplir l'acte ultime de sa fonction de Grand-Prêtre de nos âmes. Son âme a soif, comme une biche altérée qui court auprès des ruisseaux, il a soif et veut se désaltérer afin de satisfaire nos soifs inextinguibles. Il boira afin de pouvoir bientôt arroser le Jardin de son Père. Peu importe s'il s'agit d'eau ou de vinaigre. Il a soif, il doit boire. Il ne perdra pas la maîtrise de soi. Il commande jusqu'à la fin toutes ses forces. Il rappelle ses forces, clarifie son regard, ouvre son esprit, il reste fidèle à lui-même; il y a quelques heures, il n'avait pas voulu boire de la boisson engourdissante, car alors il ne s'était pas encore totalement acquitté de son offrande rédemptrice.

Telle est la révélation divine qui nous est accordée sur la croix de notre Sauveur. De même que, dans l'enfant emmailloté et couché dans la crèche, nous faisons la connaissance de la Parole incarnée, de

même en l'homme misérablement attaché à la croix, trempant ses lèvres dans une éponge imbibée de vinaigre, nous faisons la rencontre du Fils de Dieu.

Jésus est conscient de sa fin, une fin toute proche, puisqu'il lui reste à peine quelques instants à vivre. D'autres crucifiés étaient restés vivants durant des jours entiers et mouraient d'inanition, de faim et de soif. Celui-ci sent la fin proche, c'est une fin d'achèvement, non de défaite misérable.

J'ai soif! Ô anges et hommes, j'ai terriblement soif. N'entendons pas le cri d'une soif feinte. Notre Sauveur a véritablement éprouvé cette soif physique insoutenable.

Assoiffé, buvant du vinaigre, il est en train d'accomplir les Écritures. Il trempe ses lèvres brûlantes à l'éponge imbibée du liquide repoussant. Et, ce faisant, il exécute un dernier acte de sa mission. Un autre geste confirmant ce qui avait été prédit à son sujet dans les livres sacrés de son peuple.

Il agit de son propre chef. Il ne meurt pas comme une victime sans défense entre les mains scélérates des Romains ou celles de ses compatriotes juifs. Il a une intention, un but, il achève sa mission. Il dépose son offrande, celle de son corps, aux pieds du trône de la majesté divine.

Il avait sauvé les autres, il n'a pas voulu sauver sa personne. Il avait ressuscité Lazare, son ami, d'entre morts. Il a donné sa vie, mais il a également le pouvoir de le reprendre. Nulle hésitation ne l'arrêtera dans sa détermination de donner sa personne comme la rançon exorbitante pour nous arracher à notre mort et nous ramener avec lui en une vie nouvelle, la vie éternelle.

Aaron Kayayan, pasteur

Celui qui devait venir. Méditations radiodiffusées. Perspectives Réformées, Palos Heights.

Adaptation d'après Klaüs Schilder, *Christ Crucified*, chap. 18, Eerdmans, Grand Rapids, 1940.

L'auteur (1928-2008) a été pasteur réformé en France et a exercé un ministère radiophonique pour l'Europe, le Québec, l'Afrique francophone et l'Arménie.

www.ressourceschretiennes.com



2015. Utilisé avec permission. Cet article est sous licence Creative Commons. Paternité – Partage dans les mêmes conditions 4.0 International (CC BY-SA 4.0)